

Ray Robertson, C S Richardson, Timothy Findley

Hélène Rioux

Numéro 153, printemps 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71154ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rioux, H. (2014). Compte rendu de [Ray Robertson, C S Richardson, Timothy Findley]. *Lettres québécoises*, (153), 34–35.

☆☆☆ ½

RAY ROBERTSON

Beat vénérationtraduit de l'anglais (Canada) par David Jasmin-Barrière
Montréal, VLB, 2012, 352 p., 28,95 \$.

Dans les pas de Jack Kerouac

Tout commence avec Jim Morrison. Parce que, comme nous l'apprend d'entrée de jeu le narrateur : « Avant que Jack Kerouac puisse changer ma vie, il fallait que Jim Morrison la sauve. » (p. 14)

La révélation

Il a quinze ans quand, un jour d'hiver, après l'école, il entend pour la première fois les *Greatest Hits* des Doors que son ami Jamie vient de poser sur son tourne-disque. Pour Robertson, c'est une révélation. En état de choc, il rentre chez lui, le disque sous le bras, insensible au froid sibérien qui sévit dans les rues. Plus tard, il tombe sur la biographie de Jim Morrison, la lit d'une traite et apprend que *On the Road* de Jack Kerouac était le livre préféré du chanteur, qui l'avait lu à quinze ans (comme lui) et l'avait aussitôt recommencé. Robertson se met donc en quête du roman emblématique.

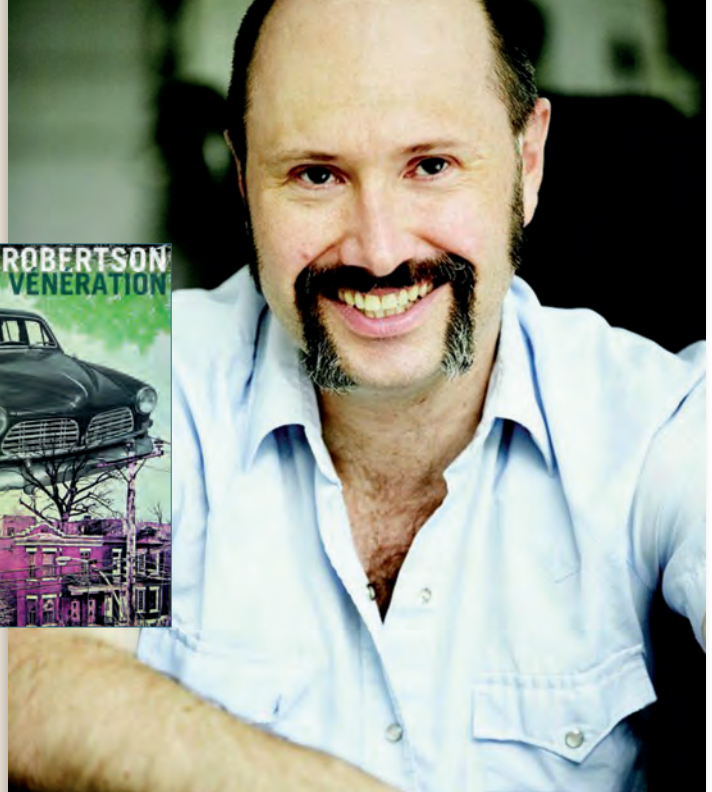
Mais le bouquin reste introuvable dans les deux librairies de Chatham, la petite ville où il habite. Il le lira trois ans plus tard quand il quittera sa famille pour aller poursuivre ses études à Toronto. Et, comme il le dit, « Jack Kerouac deviendrait [s]on écrivain préféré » (p. 23).

Un jeu de miroirs

Beat vénération est construit comme un jeu de miroirs, faisant se succéder des fragments de la vie de Kerouac et des fragments de celle du narrateur. Rien de chronologique dans cet assemblage. Une construction cependant très habile : si ces fragments sont éparés, on n'est pourtant jamais perdu, les pièces du casse-tête s'emboîtent l'une dans l'autre pour former une image éclatée tout en étant parfaitement cohérente.

L'auteur raconte par bribes son enfance et son adolescence dans une petite ville ontarienne, ses relations, plutôt harmonieuses, avec ses parents (il est fils unique), ses grands-parents (franco-phones du côté maternel, pauvres et vulgaires, buveurs et fumeurs, dont il a plutôt honte et qu'il n'aime guère), avec ses amis (l'un est le fils d'un croque-mort), sa découverte de l'alcool, de la pornographie, l'amour dans ses premiers balbutiements. Et c'est comme si chaque souvenir en faisait surgir un autre de la vie de Kerouac, comme s'ils se répondaient. Miroir ou kaléidoscope.

Sur le grand Jack, on apprend beaucoup de choses : l'enfance et ses blessures (la mort de son frère Gérard à neuf ans, atteint d'une fièvre rhumatismale), la jeunesse, le sport (il joue au football à l'Université Columbia jusqu'à ce qu'une jambe cassée mette fin à sa carrière), les débuts dans l'écriture, les rencontres décisives (Ginsberg, Neil Cassady, Burroughs), l'errance, les amours tordues, une fille, Jan, née de son deuxième mariage, qu'il refuse de recon-



RAY ROBERTSON

Beat vénération est construit comme un jeu de miroirs, faisant se succéder des fragments de la vie de Kerouac et des fragments de celle du narrateur.

naître, mais dont il garde la photo dans son portefeuille et la montre à tout venant, émerveillé de leur ressemblance, la relation fusionnelle avec sa mère (surnommée « Mémère »), la misérable mort. Sans oublier les prises de positions politiques (il est anticommuniste), la quête spirituelle (entre catholicisme et bouddhisme). Et l'alcool, bien sûr, l'omniprésent alcool, et les dérives qu'il entraîne.

Il est particulièrement question d'un voyage, en fin de compte décevant, que Kerouac accomplit vers la fin de sa vie avec son ami Joe Chaput. Il veut connaître Rivière-du-Loup, lieu de naissance de son grand-père. Robertson imagine les conversations dans la voiture entre Jack souvent ivre mort et Joe qui tente en vain de lui faire entendre raison.

« Ils vont même pas te laisser approcher si tu débarques là en sentant l'alcool. » *Tu pouvais pas dire quoi faire à Jack Kerouac — pas si tu voulais qu'il le fasse —, mais merde, ils étaient venus jusqu'ici pour ça, non ? C'était pas ça, le but du voyage ?*

« On s'en va », a dit Jack en dévissant le bouchon.

Joe a hésité, a enlevé son pied de la pédale du frein. Ils ont passé l'intersection. « Où on va en premier ? L'église ou l'hôtel de ville ? Sont aussi loin, ça change pas grand-chose.

— Je suis sérieux, faut que je m'en aille d'ici, Joe. » (p. 233-234)

Au début, la traduction de David Jasmin-Barrière me semblait manquer de naturel, mais je me suis habituée à ce ton un peu rugueux et j'ai fini par trouver l'écriture convaincante. *Beat vénération* nous brosse un double portrait très touchant de l'auteur et de son idole, le premier dans ce qui l'a conduit à l'écriture, et l'idole à la fin, revenue de tout. Ça m'a donné envie de relire *Sur la route*.

Auteur de cinq autres romans, Ray Robertson est également critique littéraire au *Globe and Mail*.



C S RICHARDSON

☆☆ ½

C S RICHARDSON
L'empereur de Paris
traduit de l'anglais par Caroline Lavoie
Québec, Alto, 2013, 328 p., 25,95 \$.

Comme dans un rêve

Paris, début du ^{xx}e siècle. Un Paris dont, avec beaucoup de savoir-faire et de finesse, C S Richardson peint un tableau impressionniste dans son dernier titre, *L'empereur de Paris*.

Destins croisés

Sur fond de catastrophes naturelles ou non (incendie, inondation, la terrible Première Guerre mondiale), se croisent dans ce Paris réinventé, et souvent sans se connaître, une famille de boulangers, un tailleur, sa femme et leur fille Isabeau, trois générations de bouquinistes, un peintre crève-la-faim, un horloger myope et généreux, une concierge, des pompiers et des commères.

Chacun a ses problèmes : le boulanger est analphabète, son fils Octavio est dyslexique, Isabeau a été défigurée quand une marmite de soupe bouillante s'est renversée sur elle, le pauvre peintre n'a qu'une toile qu'il efface et recommence.

Et pourtant. L'amour des livres (en particulier *Les Mille et Une Nuits*), l'amour de l'art, bref, l'amour en quelque sorte les sauve. Isabeau devient restauratrice de tableaux au Louvre, Octavio collectionne les livres, lui et son père inventent les histoires, celle d'un empereur, justement, qu'ils font semblant de lire. On comprendra à la fin, que je ne dévoilerai pas, le sens de toutes ces déambulations, et la boucle sera bouclée.

Un peu touffu, souvent déroutant, difficile à suivre, le roman est servi par l'excellente traduction de Caroline Lavoie. Pour dire la vérité, on a l'impression que le livre a été écrit en français.

Établi à Toronto, Charles Scott Richardson est l'auteur de *La fin de l'alphabet*, un roman qui m'avait enchantée, et pour lequel il a remporté le Prix du Commonwealth en 2007.



TIMOTHY FINDLEY



☆☆

TIMOTHY FINDLEY
Limonade et autres nouvelles
traduit de l'anglais (Canada)
par René-Daniel Dubois
Montréal, Les Allusifs, 2013, 216 p., 19,95 \$.

Alcools et vieilles dentelles

Traduites pour la première fois en français, les cinq nouvelles du recueil ont été publiées en 1984 dans leur version originale. On a pourtant parfois l'impression de regarder un de ces vieux films déprimants en noir et blanc qu'on passait à la télévision dans les années cinquante.

L'enfant et la guerre

Les deux premières nouvelles mettent en scène un enfant. Dans la première, *Limonade*, la plus longue (95 pages, presque une novella), Harper Dewey a huit ans. Il vit avec sa mère et Bertha, la bonne noire au grand cœur. Veuve de guerre, la mère a sombré dans l'alcoolisme et vend un à un ses bijoux pour payer sa drogue. Elle ne s'occupe plus du tout de son fils. Désespéré, Harper aura l'idée de vendre de la limonade (corsée au gin) pour racheter les bagues et les colliers. L'histoire se termine, de façon plutôt prévisible, par le suicide de la mère.

Écrite à la première personne, *Guerre* relate la réaction excessive de Neil lorsqu'il apprend que son père s'est enrôlé. Il est censé avoir douze ans, mais le ton ne m'a pas paru convenir à un jeune de cet âge. « Là, au milieu, c'est mon papa. On était juste des enfants, dans ce temps-là. À droite, c'est Bud, à gauche, c'est moi. Ça a été pris juste avant que mon papa parte pour l'armée. » (p. 97) Bon, je me dis que les temps ont dû changer, parce que les préados que je connais ne s'exprimeraient jamais d'une façon aussi enfantine. À un moment, l'un des garçons crache à deux mètres trente ; il le sait parce qu'un autre l'a mesuré avec ses pieds. Je me demande pourquoi le traducteur n'a pas conservé les mesures impériales, vu qu'à l'époque (1940), c'étaient aussi celles qu'on utilisait au Québec. Par souci de vraisemblance, parce qu'on ne comprend pas trop comment des enfants peuvent mesurer deux mètres trente avec leurs pieds.

Les autres nouvelles rappellent un peu l'atmosphère « gin et jazz » des romans de Scott Fitzgerald, avec des amours contrariées, des couples en crise, des personnages blasés, profondément désespérés, qui tentent de noyer au fond d'un verre leur mal de vivre.

Comptant parmi les auteurs canadiens les plus lus sur la scène internationale, Timothy Findley est né à Toronto en 1930 et décédé en France en 2002. Il a été comédien, dramaturge et romancier. Il a remporté à deux reprises le Prix du Gouverneur général.